Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 4 (1901)
Heft: 176

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Les cantiques d'Yvan
Autor: Camfranc. M. du
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-285386

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 19 mai 1901 N° 176 Troisième anuée

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du Pays du dimanche à Porrentruy — TÉLÉPHONE

LE PAYS DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du Pays du dimanche à Porrentruy — TÉLÉPHONE

LE PAYS 29me année | **Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS** | 29me année *LE PAYS*

MÉMOIRES

DE

Claude-Joseph VERDAT, sculpteur

BOURGEOIS DE DELÉMONT

Parmi les nombreux manuscrits de l'époque de la révolution française et de l'occupation de notre petite patrie, l'Evêché de Bâle, il n'en existe peut-être aucun qui offre autant d'intérêt que celui écrit par un brave bourgeois de Delémont, le sculpteur Claude-Joseph Verdat. En lisant ce précieux manuscrit, on se croit en présence des événements tant ils sont bien racontés et avec esprit. Verdat était un bon chrétien, ami des vieilles traditions, aimant sa patrie et ennemi convaincu du régime français. Il nous montre dans son travail, la haine persistante, des bourgois de Delémont et de la Vallée, comme aussi des baillages allemands, contre les Français. Il raconte avec verve la conduite si souvent déplorable des Français, leurs saturnales, leurs orgies et leurs cruautés. Verdat écrivait au jour le jour les événements qui se déroulaient, non seulement dans l'Evêché et en Suisse, mais dans toute l'Europe. Ce travail considérable renferme deux volumes. Nous nous contenterons de rapporter ce qu'il a écrit sur l'histoire particulière de son pays. Dans la préface de son beau travail Verdat rapporte ces mots :..... « Je dirai purement et simplement les faits tels qu'ils sont arrivés et que je pourrai découvrir par d'autres lesquels seront connus pour vrais de tout le monde. Fait à Delémont le 8 avril 1790. Claude-Joseph Verdat, sculpteur. »

Déjà en 1882 la société d'Emulation jurassienne avait publié dans ses bulletins quelques pages des Mémoires de Verdat. M. l'avocat Feune eu la chance de retrouver ce manuscrit et en avait avait fait quelques extraits qu'il avait envoyés à M. l'avocat Xavier Koller qui les a publiés dans XXXIII volume des actes de cette Société. Ce n'était qu'une ébauche que la mort subite et imprévue de M. Feune est venue interrompre. Nous sommes heureux de tirer de l'oubli ces pages précieuses pour les amis de l'histoire. Nous avons compléter les Mémoires de Verdat par une foule d'annotations et de remarques propres à intéresser le lecteur.

Mgr Vautrey, Mgr Chèvre, apprécièrent beaucoup les Mémoires de Verdat et en ont fait souvent des extraits pour leurs traveaux historiques. Quiquerez les avait également en estime et nous y avons puisé de nombreux et précieux détails pour notre histoire de la ville de Delémont. (*)

A. DAUCOURT, curé.

(*) L'imprimerie du Jura termine en ce moment l'impression de l'histoire illustrée de la ville de Delémont. (7 francs pour les souscripteurs et 10 fr. pour les non souscripteurs).

Le grand hiver de 1789.

Partout on s'en est ressenti, et on s'en ressentira encore longtemps. ne serait-ce que à cause des arbres fruitiers, lesquels ont presque tous été gelés, et cela partout pour ainsi dire. Les pommiers, poiriers, cerisiers, noyers et autres, ont été gelés de façon qu'on a été obligé de les couper. Partout dans les vergers on ne voyait que tas de bois, ce qui était extrêmement triste. Non, il n'y a pas d'hommes vivants qui se souviennent d'en avoir vu un semblable. On parle d'un grand hiver, (dit le gros hiver) qu'était rude, à ce que disent ceux qui l'on vu. Il était rude en effet, puisqu'on attrapait des sangliers, chevreuils. tout vivants dans la neige, mais cela ne dura point, et le froid n'était pas à comparer à celui de 1789, qui a duré passé 6 semaines, d'une bise des plus rudes. Tout gelait dans les maisons jusque près des fourneaux, malgré qu'on y mit le feu deux fois par jour. Beaucoup de personne ont été obligées de mettre encore un fourneau de fonte près des fenêtres. Jamais en n'avait vu deux fourneaux dans le même appartement ainsi que du feu continuellement dans les deux à la fois. Dans beaucoup de maisons à la ville, on mettait le baquet de l'eau derrière le fourneau pendant la nuit, et malgré que le fourneau eût été échauffé deux fois par jour, cependant l'eau était gelée le lendemain matin. A Courfaivre il y est gelé des veaux d'un an, et des brebis dans les étable. A Burgfeld, près de Bâle, il y est gelé une vache qu'on allait voir par curiosité ; elle était dans son écurie, attachée à sa place, et bien dressée sur ses quatre pieds, ouvrant les yeux. Au premier abord, on aurait jugé qu'elle était en vie, et cependant elle était toute raide comme un tronc de bois.

Cette bise à commencé à se faire sentir vers la Toussaint et n'a presque pas discontinué que vers la fin de février, et beaucoup de neige qui a duré tout l'hiver. A tout moment on entendait dire que des voyageurs étaient gelés par les chemins, d'autres, qui étaient à cheval, tombaient morts en entrant dans les auberges..... La misère et la désolation était partout. Il n'y avait que bien peu de moulins qui pouvaient moudre, encore avec beaucoup de peine. On était obligé d'attendre des huits jours avant d'avoir sa farine. On ne savait quoi manger, les pommes de terre gelées, les choux salés gelés. si bien qu'on ne pouvait pas en prendre, le vin gelé dans les meilleurs caves ; on n'en pouvait tirer malgré les braises qu'on entretenait dans les caves. Dans toutes les écuries de Delémont, il

---

Feuilleton du *Pays du Dimanche* · 75

LES

Cantiques d'Yvan

PAR

M. DU CAMFRANC

Le souper prenait fin. Les équipages s'étaient remis à rouler, emportant les invités. Les vastes salons, après avoir vu s'agiter une foule houleuse, devenaient déserts ; et, bientôt, Alba se trouva errant toute seule dans cette lourde atmosphère de fête. Elle était toujours sous le coup de la surprise ; et, malgré l'heure avancée, elle ne sentait pas ses yeux se fermer. Etait-elle heureuse ou malheureuse de ses fiançailles avec Lucien de Romeure ? Elle n'aurait su le dire. Elle ne sentait pas un très vif élan l'emporter vers le futur ambassadeur qui, soudainement, s'était révélé musicien si parfait. Eh bien ! oui, pourquoi ne pas se l'avouer, à elle-même, elle faisait un mariage de raison. Bien des gens, âgés et sérieux, ayant l'expérience de la vie, affirment que ces mariages-là sont les meilleurs.

Elle repassa dans le salon Louis XVI, où étaient étalées les splendeurs de la corbeille ; mais elle ne redonna même pas un coup d'œil à toutes ces merveilles. Les pierres précieuses pouvaient scintiller dans les écrins ouverts, et briller aussi dans les pièces d'orfèvrerie ; en vain les satins prenaient de riches teintes dans la lumière des lampes, et les dentelles de tons de neige, elle demeurait insensible à leur fascination. Une étrange oppression pesait sur son cœur. C'était, sans doute, la mélancolie qui suit toute fin de fête.

Elle pensait :

— Nous aurons une immense fortune à nous deux. Nous pourrons nous offrir des équipages et des toilettes de haut genre, donner des fêtes. On dit que c'est le bonheur ?...

Elle s'en voulait à elle-même de demeurer si triste à la pensée de son prochain mariage. Elle mania, un instant, les points d'Angleterre, qui devaient recouvrir sa robe de mariée ; puis toujours sans désir de sommeil, elle continua sa lente promenade dans les salons déserts. Des débris de tulles et de fleurs jonchaient les parquets. Les instruments étaient muets : plus un son ne s'échappait du piano demeuré ouvert, les violoncelles reposaient sur le drap vert doublant leur abri de bois noir à ferrures brillantes. L'aube n'allait pas tarder a jeter sa lueur blafarde sur ces salons déserts, où un serviteur éteignait les derniers candélabres. L'air touchant qui lui avait si vivement rappelé la romance composée pour elle, par l'ami de son enfance, sans cesse lui chantait à l'oreille.

gelait jusque sous les bêtes, soit grosses, soit petites.....

Pendant tout l'hiver de la dite année, le grain se payait dans notre pays 45, 46 et 47 sols le penal (*), aux mois de juin et de juillet 55 sols, argent d'ici, même un gros écu dans bien des villages de la Vallée de Delémont.

Les hivers de 1790 et 1791 ont été très doux et tempérés.

1790—1791

Dans notre pays c'est par la chasse qu'a commencé la Révolution. (*) Les Français ont commencé à y aller et venir jusque dans notre pays. Les gens de Vaufrey et de tous les autres pays français qui nous envoisinnent chassaient indistinctement sur leur territoire et sur le notre. Les gens d'Ajoie, ceux de St-Ursanne et des environs les ont imités, quand ils n'ont plus rien trouvé, ils se sont mis à chasser jusque dans les forêts de la ville de Delémont. Les bourgeois et autres de Delémont, ont vu qu'on venait impunément tirer tout ce qu'ils avaient dans leurs propres forêts, ils ont commencé à se procurer des armes, qu'ils cachaient pour sortir de la ville et on allait chasser et traquer le gibier comme les autres, de façon qu'on s'est tellement enhardi, qu'on y allait ouvertement, même avec des chiens de chasse. On tirait tout ce qu'on trouvait, dans ce temps là. On comptait dans la forêt de la Chaive, les chevreuils par centaines: J'ai vu les années précédentes, les laboureurs de tout notre pays, aller garder leurs champs toutes les nuits, lorsque les blés commençaient à venir un peu haut. Malgré les feux et le bruit qu'on faisait, cela n'empêchait pas les sangliers et les cerfs de venir les manger. Et cependant quiconque aurait pris quelques armes à feu pour tirer pendant la nuit, et aurait été pris par les forestiers, était amendable pour 50 livres, avec les frais, celà faisait vitement une soixantaine de livres. Cela est arrivé à Develier et en d'autres endroits. On compte dans la Vallée de Delémont et dans l'Ajoie passé 1500 journaux incultes, à cause du sanglier et du cerf, qui les auraient entièrement ravagés, si on s'était avisé d'y semer quelque chose. Il y a quelques années, lorsqu'on allait dans la petite forêt de la maisonnette Roggenbach et les *Echaimés*, on y trouvait des douzaines de sangliers, et des troupes de chevreuils, des lièvres sans fin. Le creux du Vorbourg était la pépinière du sanglier, la montagne de la Chaive, celle du cerf et du chevreuil. On a vu dans les finages d'Ajoie des 40 cerfs, tout à la fois en une même bande. On a entendu dire aux forestiers d'ici, qu'aux années passées, il y avait à la *Chaive* et à la côte d'*Abepierre* plus de trois cents chevreuils. Ceux qui avaient quelques prés ou vergers un peu éloignés de la ville, par exemple *les prés des Echaimés* et aussi près des prés de *Grébits* et *Champ-badal*, ici tout près de la ville, sur le Borbet, tout céla était retourné par les sangliers tous les jours il fallait aller reboucher et aplanir ce que le sanglier avait creusé la nuit. Tous les hivers il fallait entourer les jeunes arbres de paille ou autre chose semblable, pour les préserver de la dent des lièvres, car sans cette précaution d'une belle nuit de neige, ils vous les rongeaient tout autour et ça jusque dans les jardins les plus proches de la ville.

(A suivre.)

(*) Boisseau.

(*) La chasse était un droit régalien, toutefois elle était restreinte par des coutumiers et des ordonnances. Le prince, au XVIme siècle avait presque tout réunis au domaine de l'Evêché les droits de chasse inféodés. A la fin du XVIIIme siècle le gros gibier s'était trop multiplié sous la protection des ordonnances princières et des gardes-chasse. Ce fut là une des grandes causes du mécontement du peuple. Le prince finit par reconnaître les graves inconvénients causés par la multiplication du gros gibier et il allait faire des réformes à ce sujet quand éclata la grande révolution dont il fut la victime.

Comme c'était étrange que l'inspiration de deux musiciens eût été à peu près identique! Elle n'avait qu'à changer les paroles, à remplacer celles de l'oratorio par les mots qui lui étaient restés dans la mémoire. « N'êtes-vous pas l'espérance de mon cœur, » et elle retrouvait, en son entier, la chère romance, tant chantée autrefois.

Elle arrivait au dernier salon. En face d'elle, s'ouvrait la partie de la serre épargnée par le théâtre improvisé. Etant déserte, elle paraissait plus vaste, et donnait à Alba la sensation reposante que l'on goûte à l'ombre des bois. Cette serre était un large jardin d'hiver plein de grands arbres des pays chauds. Sous cette verdure sombre, où seules quelques lampes, dans des globes d'opale, mettaient une lueur discrète, on respirait un souffle lourd de parfums.

(La suite prochainement.)

Aux champs

La pomme de terre. — Comment on rend la vigueur aux vieux arbres.

On achève de planter, de nos côtés les pommes de terre, car le paysan a été mis en retard par la mauvaise saison. Comme toutes les plantes sarclées elle doit être plantée à des intervalles réguliers et suffisants pours que les tiges puissent se développer librement et concourir à la nutrition des parties souterraines. Pour obtenir la plus grande régularité possible, on a recours à des plantoirs assez analogues aux semoirs.

Lorsqu'on fume la pomme de terre avec l'engrais chimique au moment de la plantation, au lieu de répandre l'engrais à la surface du sol, il vaut mieux le mettre isolément sur chaque tubercule, non en contact immédiat, mais en interposant une légère couche de terre. La rareté des pluies exige, en effet, que les principes nutritifs solubles soient mis à la portée des plantes et utilisés dans le plus bref délai possible.

Quant au rendement, un horticulteur distingué, M. Joigneaux, qui a spécialement recherché le moyen de l'augmenter, est d'avis qu'il faut d'abord que le sol où l'on cultive la pomme de terre n'en ait pas porté depuis cinq ou six ans. Il veut aussi que la plantation soit faite avec des tubercules sains et de moyenne grosseur, dans une terre défoncée à l'automne par un labour profond, enrichie au printemps avec le fumier pailleux, et qu'on aura soin d'entretenir en bon état à l'aide de binages et de sarclages.

Dans la pratique ordinaire, on butte les pommes de terre et on redresse ainsi les tiges, ce qui diminue et retarde le développement des tubercules. Si, au contraire, on traite les pousses comme les rameaux des arbres fruitiers, si on les coude à leur sortie de terre et qu'on les couche sur le sol, la sève, dont la marche est ralentie, se porte et se concentre sur les organes inférieurs et souterrains; les yeux ou bourgeons endormis entrent en végétation; les tubercules sont plus hâtifs, plus gros et plus nombreux.

Il est essentiel pour cela d'opérer par un beau temps et de choisir le moment où les tiges sont arrivées à moitié de la hauteur qu'elles atteignent d'habitude suivant les variétés. Plus tôt, on affaiblirait les jeunes pousses, plus tard, on ralentirait outre mesure le mouvement de la sève. Dans l'un et l'autre cas, on contrarierait le développement des parties souterraines du végétal.

Souvent on éprouve des difficultés pour conserver les pommes de terre d'une année à l'autre. Pour peu que l'action combinée de la chaleur et de l'humidité se fasse sentir dans la masse; les yeux germent prématurément, et les tubercules perdent en tout ou en partie leur qualité première. C'est pour éviter cet inconvénient qu'on a imaginé le procédé suivant qui peut s'appliquer également aux betteraves et aux fourrages.

Les pommes de terre sont disposées en tas à peu près conique, autour d'un tuyau vertical en fer ou en bois, dont les parois sont en claire-voie, c'est-à-dire formées de lances longitudinales espacées entre elles et reliées de distance en distance par des anneaux transversaux. Autour du tuyau principal s'emmanchent de petits tuyaux plus petits et horizontaux. Au sommet s'adapte un coude à parois pleines, qui aboutit à un soupirail et permet ainsi l'expulsion de l'air échauffé et vicié.

Il est bon d'opérer dans un local à l'abri de la gelée, mais de ne recourir aux caves qu'en dernière ressource. De temps en temps, on défait le tas de tubercules, et on les remue avec une pelle en bois, ou mieux à la main, quand on peut le faire commodément; on chasse ainsi l'humidité et on détruit les germes dont le développement altérerait les tissus féculents. On les recouvre de toiles, de paillassons ou autres objets analogues pour les empêcher de verdir.

On a pu conserver ainsi des pommes de terre qui, deux ans après la récolte, étaient encore bonnes à manger.

Tel est, croyons-nous, l'état de la science agronomique, quant à ce qui concerne la culture et la consommation de la pomme de terre. Ces renseignements ne sont peut-être pas neufs pour quelques-uns de nos lecteurs, mais la plante à laquelle il s'appliquent joue un rôle si important dans l'alimentation publique, qu'il nous a paru convenable de les rappeler.

* * *

Parlons des arbres âgées, couverts de mousse, de lichens et de champignons, qu'on voit plantés dans les vergers, sur le bord des routes et dans les champs où ils souffrent faute d'engrais et par la fâcheuse action d'un grand nombre de branches mortes ou malades qui encombrent l'intérieur de leur tête en l'étouffant.

Si la plupart des anciennes plantations, sont abandonnées ou négligées par les propriétaires, c'est qu'un grand nombre croient que les arbres peuvent se passer des soins de culture qu'ils donnent tous les ans à ceux qu'ils possèdent dans leurs jardins; lorsqu'ils ont cette opinion il se trompent gravement, car, si les arbres n'exigent ni la taille, ni la forme symétrique de ceux d'ornement, ils réclament, au moins, pour bien végéter, des engrais et des élagages qui permettent l'accès de l'air et de la lumière dans l'intérieur de leur tête.

C'est en leur donnant ces soins indispensables qu'on les maintient en bonne santé et produisant beaucoup; mais, lorsqu'on a le malheur de les négliger, en dépérissant chaque année ils se couvrent de fleurs qui ne donnent jamais de fruits, et si par hasard quelques-uns réussissent, il sont difformes et sans qualité.

L'on comprend sans peine qu'il ne peut en être autrement, lorsqu'on pense que, si ces arbres ont assez de sève pour fleurir et suffire aux besoins de leur existence, ils en manquent complètement pour constituer leurs fruits qui tombent sur le sol aussitôt qu'ils sont noués; ce fait regrettable se renouvelle chaque année dans beaucoup de localités où un grand nom-